

Finalement, c'est la figure du pasteur qui se dessinera à partir de sa conception des prédicateurs et de son rôle d'évêque, avant d'en venir à son ouvrage unique dans l'histoire de la pensée : les *Révisions*, où il reprend une à une toutes ses œuvres pour préciser ce qu'il convient d'y modifier.

Le désir de Dieu

C'est sur la louange de Dieu et non sur l'auto-affirmation que s'ouvrent les Confessions, montrant ainsi qu'Augustin n'y propose pas une autobiographie, mais qu'il y reprend les actions de Dieu dans sa vie, selon la grande dynamique de l'inquietum cor, du cœur qui est sans repos tant qu'il ne trouve son repos en Dieu.

Tu es grand, Seigneur, et bien digne de louange ; elle est grande ta puissance et il n'est pas de mesure à ta sagesse.

Te louer, voilà ce que veut un homme, parcelle quelconque de ta création, et un homme, portant partout sur lui sa mortalité, portant partout sur lui le témoignage de son péché, et le témoignage que tu résistes aux superbes. Et, pourtant, te louer, voilà ce que veut un homme, parcelle quelconque de ta création.

C'est toi qui le pousses à trouver sa joie à te louer parce que *tu nous as faits orientés vers toi et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il repose en toi.*

Donne-moi, Seigneur, de savoir et de comprendre si le plus important est de t'invoquer ou de te louer, et si te connaître est plus important que de t'invoquer. Mais qui t'invoque s'il ne te connaît ? Car on peut invoquer un être pour un autre si on ne connaît pas [...].

Je veux, Seigneur, te chercher en t'invoquant, et t'invoquer en croyant en toi : car tu nous as été prêché. Elle t'invoque, Seigneur, ma foi, que tu m'as donnée, que tu m'as inspirée par l'humanité de ton Fils, par le ministère de ton Prédicateur.

Et comment invoquerai-je mon Dieu, mon Dieu et Seigneur, puisque, de toute façon, c'est à venir en moi que je l'appellerai quand je l'invoquerai ? Et quel lieu y a-t-il en moi où puisse

venir en moi mon Dieu, où Dieu puisse venir en moi, Dieu qui a fait le ciel et la terre?

Confessions I, 1, 1-2.

Ton désir lui-même, c'est ta prière et, si continuuel est ce désir, continuelle est ta prière [...]. Si tu ne veux pas cesser de prier, ne cesse pas de désirer. Ton désir est continuuel? Continuelle est ta vix. Tu ne te tairas que si tu cesses d'aimer.

Commentaire du Psaume 37, 14.

Le repos en Dieu

C'est sur le repos en Dieu que se terminent les grandes œuvres d'Augustin, qui est comme un point d'orgue.

Seigneur Dieu, donne-nous la paix – puisque tu nous as tout donné – la paix du repos, la paix du sabbat, la paix qui n'a point de soir. Car tout cet ordre très beau de choses qui sont très bonnes, une fois accompli, passera: oui, un matin en elles a été fait, et un soir.

Mais le septième jour n'a pas de soir et n'a pas de couchant puisque tu l'as sanctifié pour qu'il dure toujours; et si toi, au terme de tes œuvres très bonnes, que tu as faites pourtant dans le repos, tu t'es reposé le septième jour, c'est pour nous dire d'avance par la voix de ton livre qu'au terme de nos œuvres, qui sont très bonnes, du fait même que c'est toi qui nous les as données, nous aussi au sabbat de la vie éternelle nous nous reposerions en toi.

Car alors aussi, tu te reposeras en nous tout comme aujourd'hui tu agis en nous, et ainsi ce repos sera tien à travers nous tout comme cette action est tienne à travers nous.

Mais toi, Seigneur, tu es toujours à l'œuvre et tu es toujours en repos, et tu n'as ni vision pour un temps, ni repos pour un temps; et cependant tu fais et les visions du temps et ce que sont par eux-mêmes les temps et le repos après le temps.

Aussi pour nous, ces choses que tu as faites, nous les voyons parce qu'elles sont; mais pour toi, c'est parce que tu les vois qu'elles sont. Et nous, nous voyons du dehors qu'elles sont, et du dedans qu'elles sont bonnes; mais toi, là où tu les as vues faites, là tu les as vues à faire.

Et nous, en un temps, nous fûmes poussés à faire le bien après que notre cœur l'eut conçu de ton Esprit, tandis qu'avant ce temps, c'est à faire le mal que nous étions poussés, quand nous t'abandonnions, mais toi, Dieu unique, Dieu bon, jamais tu n'as cessé de faire le bien.

Et quelques-unes de nos œuvres sont bonnes, par ta grâce il est vrai, mais non pas éternelles; après elles nous espérons nous reposer dans ta sublime sainteté. Mais toi, tu es le Bien qui n'a besoin d'aucun bien, tu es toujours dans le repos, parce que ton repos c'est toi-même.

Et l'intelligence de tout cela, qui parmi les hommes pourra la donner à l'homme? Quel ange à l'ange? Quel ange à l'homme?

Qu'on te demande à toi, que l'on recherche en toi, que l'on frappe chez toi.

Ainsi, l'on recevra, ainsi l'on trouvera, ainsi la porte s'ouvrira.

Confessions XIII, 35, 50-38, 53.

Soyez la demeure de Dieu et Dieu sera votre demeure. Qu'il habite en vous et vous habiterez en lui.

Commentaire du Psaume 30, II, 3, 8.

Là, nous nous reposerons et nous verrons; nous verrons et nous aimerons; nous aimerons et nous louerons. Voilà ce qui sera à la fin, sans fin. Et quelle autre fin avons-nous, sinon de parvenir au Royaume qui n'aura pas de fin?

Cité de Dieu XXII, 30, 5.

Les étapes de la conversion d'Augustin

Augustin et le manichéisme

Après avoir découvert une figure de la Sagesse dans l'Hortensius de Cicéron, Augustin ne recherche plus tant la beauté formelle que la Vérité et il se tourne vers le manichéisme qui lui propose de trouver la vérité par sa seule raison. Après avoir adhéré au manichéisme, il fut très déçu de sa rencontre avec Fauste de Milève et s'éloigna progressivement du manichéisme.

C'est pourquoi, je suis tombé parmi des hommes délirants de superbe, charnels et bavards à l'excès, qui avaient à la bouche les pièges du diable, une glu composée d'une mixture de syllabes : ton nom à toi, et celui du Seigneur Jésus Christ, et celui du Paraclet, notre Consolateur, l'Esprit Saint. Ces noms ne quittaient pas leur bouche, mais rien de plus qu'un son, qu'un bruit de langue ; hormis cela, un cœur vide de vérité.

Et ils disaient : « Vérité, vérité ! » Et ils me parlaient beaucoup d'elle, et elle n'était nulle part en eux, mais ils énonçaient des faussetés, non seulement sur toi, qui es vraiment la vérité, mais aussi sur les éléments de ce monde, ta création, un sujet sur lequel, même quand les philosophes disaient vrai, j'ai dû les dépasser à cause de ton amour, ô mon Père, souverainement bon, beauté de tout ce qui est beau !

Oh ! Vérité, vérité, comme dans l'intime de l'être, même alors, le centre de mon âme soupirait vers toi, quand ces hommes te faisaient retentir devant moi, comme un thème fréquent et répété de leur voix seule et de leurs livres nombreux et énormes !

Et voilà les plats dans lesquels on te présentait à moi ; j'avais faim de toi et l'on me servait, à ta place, le soleil et la lune, qui sont tes belles œuvres, mais tout de même tes œuvres, et non pas toi, ni même tes premières œuvres, car la priorité revient à tes œuvres spirituelles sur ces œuvres corporelles, toutes brillantes et célestes qu'elles soient. D'ailleurs pour moi, ce n'était pas non plus ces œuvres de priorité, mais toi-même, ô vérité en

qui ne se trouve ni changement ni ombre de variation, toi qui excitais ma faim et ma soif [...].

Alors l'avidité avec laquelle j'avais attendu si longtemps cet homme fameux [Faustus, l'évêque manichéen], trouvait du charme, il est vrai, au mouvement et à la passion qu'il mettait dans la discussion, et au bon choix des termes qui venaient avec aisance revêtir ses pensées. J'y trouvais du charme sans doute et, comme beaucoup, plus même que beaucoup, je le louais et l'exaltais, mais j'étais agacé de ne pouvoir, dans la foule qui l'écoutait, porter jusqu'à lui et partager avec lui les soucis de mes problèmes, au cours d'un entretien familial où tour à tour l'on prend et donne la parole.

Dès que je le pus enfin, j'entrepris avec mes amis de m'emparer de son oreille, à un moment qui paraissait propice aux répliques d'une discussion, et je lui présentai certains problèmes qui m'agitaient. Dès l'abord, je reconnus un homme qui ne connaissait pas la culture libérale, à part la grammaire, et encore, pour ce qui est de son usage courant. Il avait lu quelques discours de Cicéron, de rares traités de Sénèque, certains extraits des poètes, et les quelques ouvrages de sa secte traduits en latin avec art, et à cela s'ajoutait l'exercice journalier de la parole. Voilà d'où il tirait sa facilité d'élocution, qui prenait une plus grande force de persuasion et de séduction, grâce à la modération de l'esprit jointe à une certaine grâce naturelle.

En est-il bien comme je me le rappelle? Seigneur mon Dieu, arbitre de ma conscience, mon cœur et ma mémoire sont devant toi, qui me conduisais alors par le mystère secret de ta Providence, et qui retournais déjà mes humiliantes erreurs vers mon visage pour me les faire voir et haïr.

En effet, dès que l'incompétence de Faustus dans le domaine de ces connaissances, où j'avais pensé qu'il excellait, fut bien manifeste pour moi, je me pris à désespérer de pouvoir trouver en lui, pour ces problèmes qui m'agitaient, éclaircissements et solutions.

Sans doute, tout en ignorant ces problèmes, il aurait pu posséder la vérité au sujet de la piété, mais à condition de n'être pas manichéen. Oui, leurs livres sont remplis d'innombrables fables

sur le ciel et les astres, le soleil et la lune. Or je désirais surtout savoir de lui, en me référant aux raisons tirées des nombres que j'avais lues ailleurs, si les faits étaient plutôt conformes à l'explication contenue dans les livres de Mani, ou si du moins ceux-ci en rendaient raison, et aussi bien ; mais déjà, je ne le croyais pas assez fin pour me débrouiller ces difficultés. Je les soumis néanmoins à sa considération et à son jugement ; et tout de suite, avec une réelle modestie, il n'osa même pas prendre sur lui cette charge : car il avait conscience de son manque de science en ces matières et n'eut pas honte de l'avouer.

Il n'était pas de ces bavards, comme j'en avais subi beaucoup, qui s'évertuaient à m'endocliner sur ces sujets, et ne disaient rien. Cet homme avait un cœur qui, sans être droit envers toi, ne manquait pourtant d'être sur ses gardes envers lui-même. Il n'était pas totalement ignorant de son ignorance, et ne voulut pas s'engager témérairement dans une discussion, d'où il ne pourrait sortir, ni par une issue quelconque ni par une retraite facile ; et par là même, il me plut davantage. Car la modestie d'une âme qui avoue a plus de beauté que le savoir que je désirais. Et dans toutes les questions un peu difficiles ou un peu subtiles, je le trouvais de même.

C'est ainsi que s'effondra l'intérêt que j'avais porté aux doctrines de Mani, et je désespérai encore plus des autres docteurs de la secte, lorsque, dans les nombreux problèmes qui m'agitaient, cet homme renommé m'eut apparu sous ce jour. Alors j'établis mes relations avec lui dans le domaine qui l'intéressait lui-même, sa passion pour les lettres, que dès lors en qualité de rhéteur j'enseignais aux jeunes gens de Carthage. Et j'entrepris de lire avec lui soit ce qu'il désirait pour en avoir entendu parler, soit ce qui, à mon sens, était en harmonie avec son genre d'esprit.

Du reste, tout l'effort que j'avais décidé de faire pour avancer dans cette secte, tomba complètement dès que j'eus connu cet homme. Je n'allai pas toutefois jusqu'à rompre totalement avec eux, mais, sous prétexte de ne trouver rien de mieux que cette position où je m'étais déjà jeté à l'aveuglette, j'avais résolu de m'en contenter pour le moment, à moins qu'une lumière par hasard, m'obligeant à un choix meilleur, ne m'apparût.

Ainsi cet illustre Faustus qui fut pour beaucoup un filet de mort, avait déjà commencé, sans le vouloir et sans le savoir, à détendre le mien, celui où je me trouvais pris. Car tes mains, mon Dieu, dans le secret de ta Providence, n'abandonnaient pas mon âme ; et du sang de son cœur, ma mère, par ses larmes nuit et jour, t'offrait un sacrifice pour moi ; et tu as agi avec moi de merveilleuse manière.

Confessions III, 6, 10 ; V, 7, 11-7, 13.

L'expérience spirituelle d'Augustin

À partir de la méthode néoplatonicienne du retour à soi, Augustin en vient à un résultat tout autre : non pas la fusion avec l'Un, mais la rencontre avec le Dieu créateur, qui l'amène à prendre conscience de ses limites.

Averti par ces livres de revenir à moi-même, j'entrai dans l'intimité de mon être sous ta conduite : je l'ai pu parce que tu t'es fait mon soutien. J'entrai et je vis avec l'œil de mon âme, quel qu'il fût, au-dessus de cet œil de mon âme, au-dessus de mon intelligence, *la lumière immuable*, non pas celle qui est ordinaire et visible à toute chair, ni une sorte de lumière du même genre qui serait plus grande et qui aurait, par exemple, beaucoup, beaucoup plus de splendeur dans son resplendissement et remplirait tout de sa grandeur. Non, ce n'est pas cela qu'elle était, mais autre chose, bien autre chose que toutes nos lumières !

Elle n'était pas au-dessus de mon intelligence, comme de l'huile au-dessus de l'eau, ni comme le ciel au-dessus de la terre ; mais elle était au-dessus, parce que c'est elle-même qui m'a créé, et moi au-dessous, parce que j'ai été créé par elle. Qui connaît la vérité, connaît cette lumière, et qui la connaît, connaît l'éternité. La charité la connaît.

Ô éternelle vérité

Et vraie charité

Et chère éternité !

C'est toi qui es mon Dieu, après toi je soupire jour et nuit ! Quand pour la première fois, je t'ai connue, tu m'as soulevé pour me faire voir qu'il y avait l'Être à voir et que je n'étais pas encore être à le voir.

Tu as frappé sans cesse la faiblesse de mon regard par la violence de tes rayons sur moi, et j'ai tremblé d'amour et d'horreur. Et j'ai découvert que j'étais loin de toi dans *la région de la dissemblance*, comme si j'entendais ta voix me dire des hauteurs : « Je suis l'aliment des grands ; grandis et tu me mangeras. Et tu ne me changeras pas en toi, comme l'aliment de ta chair ; mais c'est toi qui seras changé en moi ». J'ai reconnu que pour son iniquité tu as corrigé l'homme et fait se dessécher mon âme comme une toile d'araignée. Et j'ai dit : « Est-ce donc que la vérité n'est rien, pour n'être répandue ni dans le fini ni dans l'infini des espaces de lieu ? » Tu as crié de loin : « Mais si ! Je suis, moi, celui qui suis ». Et j'ai entendu, comme on entend dans le cœur, et il n'y avait pas, absolument pas, à douter ; j'aurais plus facilement douté de ma vie que de l'existence de la vérité, qui, à travers le créé, se fait voir à l'intelligence.

Confessions VII, 10, 16.

La patrie et la voie

La métaphore de la patrie et de la voie permet à Augustin de faire une ligne de partage entre le platonisme, qui lui indique la patrie, mais sans lui en donner la route, et le Christ, qui est le chemin le conduisant vers la patrie bienheureuse.

Compte tenu de son importance, Augustin reprend cette métaphore dans son œuvre. Nous en retiendrons ici deux exemples : les Confessions et le Sermon Dolbeau 26, redécouvert à la Bibliothèque municipale de Mayence en 1990.

Je cherchais la voie pour acquérir la force qui me rendrait capable de jouir de toi ; et je ne trouvais pas, tant que je n'avais pas embrassé « le Médiateur entre Dieu et les hommes, l'Homme Jésus Christ » (1Tm 2, 5), « qui est au-dessus de tout,

Dieu béni à jamais » (Rm 9, 5). Il nous appelle par ces paroles : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (Jn 14, 6) ; et la nourriture que par faiblesse je ne pouvais prendre, il la mélange à la chair, puisque « le Verbe s'est fait chair » (Jn 1, 14), afin que pour notre enfance ta sagesse devînt du lait, elle par qui tu as créé toutes choses.

Confessions VII, 18, 24.

Mais alors, après la lecture de ces livres platoniciens, et l'avertissement qu'ils me donnèrent de rechercher la vérité incorporelle, lorsque j'eus aperçu tes perfections invisibles rendues intelligibles à travers ce qui a été créé, et compris par mes échecs ce que les ténèbres de mon âme ne me permettaient pas de contempler, j'étais certain que tu es, et que tu es infini, sans être pourtant répandu à travers les lieux finis ou infinis ; que tu es véritablement, toi qui es toujours identique à toi-même sans devenir en aucune partie par aucun mouvement autre ou autrement, et que les autres êtres sont tous de toi, pour cette seule et très ferme raison qu'ils sont : oui, j'étais certain de tout cela, et trop faible cependant pour jouir de toi.

Je bavardais tout à fait comme un fin connaisseur, et *si dans le Christ, notre Sauveur, je n'avais pas cherché ta voie, ce n'est pas un homme fin, mais bientôt un homme fini que j'aurais été*. Car j'avais déjà commencé à vouloir paraître sage, moi qui étais plein de mon châtiment, et je n'en pleurais pas ; bien plus, je m'enflais de ma science. Où était en effet cette charité qui édifie sur le fondement de l'humilité, le Christ Jésus ? Et quand donc ces livres me l'auraient-ils enseignée ? Si avant que j'eusse médité tes Écritures, tu as voulu me les faire rencontrer, je crois que c'est pour ce motif : ainsi s'imprimeraient dans ma mémoire les sentiments qu'ils m'auraient inspirés, et, lorsque, plus tard, je me serais apprivoisé dans tes livres et que tes doigts guérisseurs auraient pansé mes blessures, je discernerais, je distinguerais *quelle différence sépare la présomption et la confession, ceux qui voient où il faut aller sans voir par où et celui qui est la voie conduisant non seulement à la vue, mais encore à l'habitation de la patrie bienheureuse [...]*.

Les livres platoniciens ne contiennent pas le visage de cette piété, les larmes de la confession, ton sacrifice, l'âme broyée de douleur, le cœur contrit et humilié, le salut du peuple, la cité épouse, les arrhes de l'Esprit Saint, le calice de notre salut.

Confessions VII, 20, 26-21, 27, BA 13, p. 635-637; 641.

Ceux qui voient la patrie de loin et depuis la montagne opposée de l'orgueil, rejettent l'humilité: c'est pourquoi ils ne suivent pas la voie. Car la voie est notre humilité. C'est elle que le Christ montra en lui-même. Si quelqu'un vient à s'écarter de cette voie, il s'engagera sur une montagne tortueuse et inextricable, où il s'interposera à la place du médiateur de façon funeste et trompeuse par d'innombrables rites sacrilèges aux haruspices, aux augures, aux devins, aux astrologues, aux sorciers. Ceux qui leur sont adonnés ne descendent pas vers la voie, mais s'égarant dans quelque montagne boisée, à partir de laquelle certains d'entre eux lèvent les yeux et voient la patrie, mais sans pouvoir y parvenir, parce qu'ils ne suivent pas la voie. En revanche, ceux qui suivent déjà la voie, c'est-à-dire le vrai chemin, celui qui purifie au lieu de souiller, ceux-là marchent avec persévérance sur la voie qu'ils suivent. Car, parmi eux aussi, certains voient la patrie, d'autres non. Mais que ceux qui ne voient pas encore la patrie ne s'écartent pas de la voie, et ils parviendront aussi là où sont parvenus ceux qui la voient. En effet, l'acuité du regard de certains est telle qu'ils peuvent voir de loin. À ceux-là, il ne sert à rien de voir où ils vont, tout en ignorant par quelle voie y parvenir. D'un autre côté, s'ils connaissent la voie, voir de loin où parvenir ne leur sert pas tant que de savoir où se diriger. Quant à ceux qui n'ont pas une telle acuité, qu'ils marchent pareillement et ils parviendront pareillement au terme [...]. Dans le Christ, nous avons la créature corporelle qu'il a assumée aussi dans la chair; en lui aussi la créature spirituelle.

Sermon Dolbeau 26, 61, trad. E. Rebillard, in: E. Gilson, *S. Augustin. Philosophie et Incarnation*, Genève, Ad Solem, 1999, p. 131-132.

Le Tolle, lege dans le jardin de Milan

On réduit parfois la conversion d'Augustin à cet épisode célèbre du jardin de Milan, souvent représenté par les peintres. En dépit de son importance, il ne constitue pas le tout de sa conversion, mais il n'en est que le dénouement.

Dès que ma profonde méditation eut tiré du fond de ses retraites toute ma misère, et l'eut entassée sous les regards de mon cœur, il se leva une grosse tempête, chargée d'une grosse pluie de larmes. Et pour laisser crever l'orage tout entier avec ses fracas, je me levai et m'écartai d'Alypius. La solitude s'offrait à moi comme un endroit plus propice au travail des larmes. Je me retirai assez loin ; ainsi même la présence d'Alypius ne pourrait pas m'être à charge.

Tel était alors mon état. Il le comprit : oui, sans doute, j'avais dit, je ne sais quoi d'un ton de voix qui paraissait déjà gros de larmes, et c'est alors que je m'étais levé. Lui demeura donc à l'endroit où nous étions assis, il était au comble de la stupeur.

Moi, je m'abattis, je ne sais comment, sous un figuier ; je lâchai les rênes à mes larmes, et elles jaillirent à grands flots de mes yeux, sacrifice qui te fut agréable ; et – je ne garantis pas les termes, mais c'est le sens – je te dis sans retenue : « Et toi, Seigneur, jusques à quand ? Jusques à quand, Seigneur, iras-tu au bout de ta colère ? Ne garde pas mémoire de nos vieilles iniquités ». De fait, je sentais que c'étaient elles qui me retenaient. Je jetais des cris pitoyables : « Dans combien de temps ? Dans combien de temps ? Demain, toujours demain. Pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi pas, sur l'heure, en finir avec mes turpitudes ? »

Je disais cela, et je pleurais dans la profonde amertume de mon cœur brisé.

Et voici que j'entends une voix, venant d'une maison voisine ; on disait en chantant et l'on répétait fréquemment avec une voix comme celle d'un garçon ou d'une fille, je ne sais : « Prends, lis ! Prends, lis ! » À l'instant, j'ai changé de visage et, l'esprit tendu, je me suis mis à chercher si les enfants utilisaient d'habitude dans tel ou tel genre de jeu une ritournelle semblable ; non, aucun

souvenir ne me revenait d'avoir entendu cela quelque part. J'ai refoulé l'assaut de mes larmes et me suis levé, ne voyant plus là qu'un ordre divin qui m'enjoignait d'ouvrir le livre, et de lire ce que je trouverais au premier chapitre venu.

J'avais entendu dire en effet à propos d'Antoine qu'il avait tiré de la lecture de l'Évangile, pendant laquelle il était survenu par hasard, un avertissement personnel, comme si on sait pour lui ce qu'on lisait : « Va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux ; et viens, suis-moi ». Un tel oracle l'avait aussitôt amené vers toi, converti.

Aussi, en toute hâte, je revins à l'endroit où Alypius était assis ; oui, c'était là que j'avais posé le livre de l'Apôtre tout à l'heure, en me levant. Je le saisis, l'ouvris et lus en silence le premier chapitre où se jetèrent mes yeux : « Non pas de ripailles et de souleries ; non, pas de coucheries et d'impudicités ; non pas de disputes et de jalousies ; mais revêtez Jésus Christ, et ne vous faites pas les pourvoyeurs de la chair dans les convoitises ». Je ne voulus pas en lire plus, ce n'était pas nécessaire. À l'instant même, en effet, avec les derniers mots de cette pensée, ce fut comme une lumière déversée dans mon cœur, et toutes les ténèbres de l'hésitation se dissipèrent.

Alors, j'intercalai le doigt, ou je ne sais quel autre signe dans le livre que je fermai ; puis, le visage désormais paisible, je mis Alypius au courant. Mais lui, révélant ce qui se passait en lui-même et que j'ignorais, me l'indiqua ainsi. Il demanda à voir ce que j'avais lu ; je le lui montrai ; et il porta son attention au-delà même de ce que moi j'avais lu. J'ignorais la suite du texte ; or la suite disait : « mais celui qui est faible dans la foi, accueillez-le ». Alypius se l'appliqua à lui-même et me le fit savoir. En tout cas, un tel avertissement l'affermir et, adoptant un dessein et une résolution de vertu tout à fait conformes à ses mœurs par lesquelles dans la voie du bien il me distançait déjà depuis longtemps et de fort loin, sans un trouble, sans une hésitation, il se joignit à moi.

De là, nous allons chez ma mère, nous entrons, nous l'informons : elle est en joie. Nous lui racontons comment cela s'est passé ; elle exulte et triomphe. Et elle te bénissait, toi qui possèdes la puissance de réaliser au-delà de ce que nous demandons

et pouvons comprendre, car elle se voyait accorder, à elle, par toi, en moi, bien plus que ce qu'elle demandait dans ses prières habituelles par des larmes et des gémissements pitoyables.

Tu me convertis, en effet, si bien à toi, que je ne recherchais plus ni épouse, ni rien de ce qu'on espère dans ce siècle ; j'étais debout sur la règle de la foi, comme tu le lui avais révélé tant d'années auparavant. Et tu convertis son deuil en joie, une joie beaucoup plus abondante qu'elle ne l'avait désirée, beaucoup plus attachante et plus chaste que celle qu'elle attendait de petits enfants nés de ma chair.

Confessions VIII, 12, 29-30, BA 14, p. 65-69.

La vision d'Ostie

Après son baptême, Augustin se retire à Cassiciacum avec quelques parents et amis, avant de repartir en Afrique du Nord. C'est à Ostie, le port de Rome, qu'il a, avec sa mère Monique, cette célèbre vision où il a l'intuition de l'éternité.

Or, le jour était imminent où elle allait quitter cette vie, jour que tu connaissais, toi, mais que nous, nous ignorions. Il se trouva, par tes soins, j'en suis sûr, par tes secrètes dispositions, que nous étions seuls, elle et moi, debout, accoudés à une fenêtre ; de là, le jardin intérieur de la maison où nous logions se présentait à nos regards : c'était à Ostie, près des bouches du Tibre, à l'écart des agitations, après les fatigues d'un long voyage ; nous y refaisions nos forces pour la traversée.

Donc, nous parlions ensemble dans un tête-à-tête fort doux. Oubliant le passé, tendus vers l'avenir, nous nous demandions entre nous, en présence de la Vérité que tu es, toi, ce que pourrait être cette vie éternelle des saints que ni l'œil n'a vu, ni l'oreille entendue, ni le cœur de l'homme senti monter en lui. Mais nous tenions grande ouverte la bouche de notre cœur vers les eaux qui ruissellent d'en haut de ta source, de la source de vie qui est près de toi, afin d'en être arrosés selon notre capacité, et de pouvoir de quelque façon concevoir une si grande réalité.